

Jean-Pierre LANGEVIN, Prof. de littérature au Lycée Jean-Pierre Vernant de Sèvres
Christine JAOUEN, Prof. de littérature au Lycée Jean-Pierre Vernant de Sèvres
Cours interactif de littérature donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*

Diffusion en visioconférence le 23 février 2017, de 10h10 à 12h00

En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

En différé : <http://www.projet-eee.eu> - <http://www.dailymotion.com/projeteee>

Programme : <http://www.coin-philos.net/eee.16-17.prog.php>

Cours classés : http://www.coin-philos.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php

Contact : projeteee@gmail.com

QUESTIONS DE NARRATION OU LA NARRATION EN QUESTION

André GIDE, *Les Faux Monnayeurs*

André Gide a un projet singulier en écrivant Les Faux Monnayeurs. Paradoxalement, alors qu'il a déjà écrit des récits comme La Porte étroite ou La Symphonie pastorale, il s'agit pour lui d'un « premier roman » comme il l'écrit dans la dédicace à Roger Martin du Gard. Entendons par là un roman d'un type nouveau, où se réaliserait un idéal de dépouillement, tout ce qui n'appartiendrait pas en propre au roman en serait exclu, et où les questions que pose l'écriture d'un roman seraient mises en lumière. Comment un tel roman peut-il être considéré comme un laboratoire pour l'écrivain, qui réfléchit sur l'écriture tout en la menant à bien ? Comme nous sommes, avec Christine Jaouen, dans la perspective de faire découvrir aux élèves cette œuvre, et non de faire un bilan ou un approfondissement, ma collègue procédera à une lecture analytique, celle du texte A cité ci-dessous, que nous compléterons en ouvrant ensuite quelques pistes sur : la mise en abyme, la polyphonie narrative, et la question de la réalité et de la sincérité telle qu'elle se pose dans cette œuvre.

Texte A

« - Eh bien ! je voudrais un roman qui serait à la fois aussi vrai, et aussi éloigné de la réalité, aussi particulier et aussi général à la fois, aussi humain et aussi fictif

qu'*Athalie*, que *Tartuffe* ou que *Cinna*.

- Et... le sujet de ce roman ?

- Il n'en a pas, répartit Édouard brusquement ; et c'est là ce qu'il a de plus étonnant peut-être. Mon roman n'a pas de sujet. Oui, je sais bien ; ça a l'air stupide ce que je dis là. Mettons si vous préférez qu'il n'y aura pas *un* sujet... « Une tranche de vie », disait l'école naturaliste. Le grand défaut de cette école, c'est de couper sa tranche toujours dans le même sens ; dans le sens du temps, en longueur. Pourquoi pas en largeur ? ou en profondeur ? Pour moi je voudrais ne pas couper du tout. Comprenez-moi : je voudrais tout y faire entrer, dans ce roman. Pas de coup de ciseaux pour arrêter, ici plutôt que là, sa substance. Depuis plus d'un an que j'y travaille, il ne m'arrive rien que je n'y verse, et que je n'y veuille faire entrer : ce que je vois, ce que je sais, tout ce que m'apprend la vie des autres et la mienne...

- Et tout cela stylisé ? dit Sophroniska, feignant l'attention la plus vive, mais sans doute avec un peu d'ironie. Laura ne put réprimer un sourire. Édouard haussa légèrement les épaules et reprit :

- Et ce n'est même pas cela que je veux faire. Ce que je veux, c'est présenter d'une part la réalité, présenter d'autre part cet effort pour la styliser, dont je vous parlais tout à l'heure.

- Mon pauvre ami, vous ferez mourir d'ennui vos lecteurs, dit Laura ; ne pouvant plus cacher son sourire, elle avait pris le parti de rire vraiment.

Pas du tout. Pour obtenir cet effet, suivez-moi, j'invente un personnage de romancier, que je pose en figure centrale ; et c'est le sujet du livre, si vous voulez, c'est précisément la lutte entre ce que lui offre la réalité et ce que, lui, prétend en faire.

Si, si ; j'entrevois », dit poliment Sophroniska, que le rire de Laura était bien prêt de gagner. Mais vous savez, dans les romans, c'est toujours dangereux de présenter des intellectuels. »

A. GIDE, *Les Faux Monnayeurs*, 1925, Deuxième partie, « Saas-Fée », chapitre 3

Texte B

J'aime assez qu'en une œuvre d'art on retrouve ainsi transposé, à l'échelle des personnages, le sujet même de cette œuvre. Rien ne l'éclaire mieux et n'établit plus sûrement toutes les proportions de l'ensemble. Ainsi, dans tels tableaux de Memling ou de Quentin Metsys, un petit miroir convexe et sombre reflète, à son tour, l'intérieur de la pièce où se joue la scène peinte. Ainsi, dans les tableaux des Ménines de Vélasquez (mais un peu différemment). Enfin, en littérature, dans Hamlet, la scène de la comédie ; et ailleurs dans bien d'autres pièces. Dans Wilhelm Meister, les scènes de marionnettes ou de fête au château. Dans La chute de la Maison Usher, la lecture que l'on fait à Roderick, etc. Aucun de ces exemples n'est absolument juste. Ce qui le serait beaucoup plus, ce qui dirait mieux ce que j'ai voulu dans mes Cahiers, dans mon Narcisse et dans La Tentative, c'est la comparaison avec ce procédé du blason qui consiste, dans le premier, à en mettre un second "en abyme".

A. GIDE, *Journal*, août 1883

Texte C

« Rien n'a pour moi d'existence, que poétique (et je rends à ce mot son plein sens) – à commencer par moi-même. Il me semble parfois que je n'existe pas vraiment, mais simplement que j'imagine que je suis. Ce à quoi je parviens le plus difficilement à croire c'est à ma propre réalité. Je m'échappe sans cesse et ne comprends pas bien, lorsque je me regarde agir, que celui que je vois agir soit le même que celui qui regarde, et qui s'étonne, et doute qu'il puisse être acteur et contemplateur à la fois. L'analyse psychologique a perdu pour moi tout intérêt du jour où je me suis avisé que l'homme éprouve ce qu'il s'imagine éprouver. »

A. GIDE, *Les Faux Monnayeurs*, 1925, Chapitre 8, « Journal d'Edouard »